

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

A. DE FOVILLE

Un statisticien fantaisiste

Journal de la société statistique de Paris, tome 28 (1887), p. 313-317

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1887__28__313_0

© Société de statistique de Paris, 1887, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS

N° 10. — OCTOBRE 1887.

I.

UN STATISTICIEN FANTAISISTE (1).

Tout le monde a vu, au Palais-Royal, *le Homard* de Gondinet et je n'ai pas besoin de rappeler l'aventure scabreuse au sortir de laquelle maître Montacabère, de Nîmes, résume ses impressions sur l'art médical auquel il vient de s'essayer pour la première fois : « Quel métier ! fait-il, quel joli métier ! ... et si facile ! »

Ce que Montacabère dit de la médecine, le hardi publiciste dont je veux parler ici, a dû le dire souvent de la statistique, qu'il pratique à peu près de la même façon.

Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. Michaël Mulhall. Je ne sais pas s'il est blond ou brun ; je ne sais pas s'il est jeune ou vieux ; mais j'imagine que ce doit être un aimable sceptique, exempt d'illusions, ne se refusant pas, quand il rencontre une glace, l'ironique sourire dont on dit que messieurs les augures, jadis, étaient coutumiers.

M. Mulhall a beaucoup produit. Il est très lu ou, du moins, très cité. Les journalistes, les hommes d'État, les professeurs même feuilletent volontiers ses ouvrages, surtout les plus récents.

Dans ses premières publications, M. Mulhall s'occupait uniquement de l'Amérique du Sud : *English in South America* ; *Handbook to the River Plate Republics* ; *Handbook of Brasil*, etc. Il s'est bientôt senti à l'étroit dans ce lointain continent, qui ne compte que 1,780 millions d'hectares, et, depuis une dizaine d'années, toutes les productions qu'il a livrées à son éditeur ont pour commun objet la statistique universelle. Il y compare, à tous les points de vue possibles, toutes les parties du monde, connues et inconnues. On peut être sûr, quand il commence une addition, qu'elle fera le tour du globe. Il explore même à l'occasion les profondeurs de l'in-

(1) Communication faite par M. de Foville à la Société dans sa séance du 20 juillet 1887.

fini et il a certainement pris note des 66 milliards d'étoiles dont le compte a été, il y a quelques mois, présenté à l'Académie des sciences.

M. Mulhall a publié :

En 1880, *the Progress of the World since the beginning of the nineteenth century* ;

En 1882, *the Balance-Sheet of the World* ;

En 1884, *the Dictionary of Statistics* ;

En 1885, *the History of Prices since the year 1850*.

Le choix des titres est heureux et tous ces petits volumes font bonne figure dans une bibliothèque ; notamment le premier des quatre : il est habillé de bleu, coquettement cartonné, comme c'est la mode en Angleterre, et revêtu d'une de ces images dorées que les relieurs appellent des *fers*. Le fer du *Progress of the World* est un soleil : *Solem quis dicere falsum audeat* ? Et les rayons de ce soleil s'appellent l'Art, l'Agriculture, la Vapeur, l'Industrie, les Chemins de fer, l'Électricité, le Commerce, la Richesse, l'Instruction publique et la Presse.

Les dernières publications de M. Mulhall sont moins illustrées au dehors, mais elles le sont davantage à l'intérieur. Son *History of prices* a, pour réjouir les yeux du lecteur, huit figures coloriées, bleu de ciel et chamois. Ici ce sont de jolis poids, couleur chamois, dont la masse inégale donne la mesure des fardeaux respectifs que les principaux États ont à supporter du chef de l'impôt ; ailleurs ce sont des carrés bleu de ciel, dont la dimension croissante ou décroissante montre les charges plus ou moins considérables résultant pour chaque pays de la dette qui lui incombe. Plus loin, voilà des petits bateaux qui vont sur l'eau : les bateaux chamois représentent, à diverses époques, le tonnage total des marines marchandes du monde entier ; les bateaux bleu de ciel représentent, aux mêmes dates, le tonnage spécial de la marine anglaise. Les grands maîtres de la statistique graphique relèveraient peut-être dans ce diagramme quelques anomalies : la marine à voiles y est personnifiée par un navire à vapeur ; puis les 78 millions de tonnes attribuées au pavillon britannique y tiennent plus de place que les 152 millions de tonnes auxquels est évalué le tonnage total de toutes les marines existantes, anglaises et autres. Mais la mer a de ces mirages et le patriotisme aussi.

Les planches intercalées dans le *Dictionary of statistics* sont plus variées encore : au mot *Army*, je vois toute une batterie de petits canons rose tendre ou vert-chou ; au mot *Cattle*, tout un troupeau de petits bœufs vert-chou ou rose tendre ; au mot *Houses*, toute une rangée de petites maisons roses et vertes ; au mot *Railways*, tout un train de petits wagons verts et roses. Ces paysages panachés, fraise et pistache, ne laissent pas que d'égayer un volume de chiffres. On pourrait, généralisant le principe, mettre toute la statistique en vignettes ; même la démographie : on représenterait les naissances par des berceaux, les mariages par des bouquets de fleurs d'oranger, et les décès par des cercueils.

Abstraction faite des titres, des reliures et des images, les quatre derniers livres de M. Mulhall se ressemblent beaucoup. Il en est un peu de ses tableaux comme de ceux qu'on expose tous les ans aux Champs-Élysées : à un moment donné, on les change de place, appelant aux honneurs de la cimaise quelques-uns de ceux qui côtoyaient le plafond, et réciproquement. M. Mulhall excelle dans ce travail de permutation : c'est merveille de voir combien de formes différentes, et presque toujours heureuses, il sait donner à sa collection.

Le malheur, c'est que parmi les 50,000 ou 100,000 chiffres qu'il fait évoluer d'un volume à l'autre avec tant d'art et de succès, il y en a énormément de faux, notamment en ce qui concerne la France. Il s'en rencontre aussi de bons, çà et là ; mais c'est l'exception confirmant la règle. Et d'abord, la plupart des données numériques groupées par l'auteur ne sont ni définies, ni datées, ce qui suffirait pour leur ôter toute valeur scientifique. Puis, quand il précise, cela ne vaut guère mieux, car la précision, sans la vérité, n'est qu'un piège, et ici les erreurs pullulent.

Vous croyez peut-être que j'exagère. Vraiment non, ou, du moins, pas beaucoup. L'assertion est, d'ailleurs, facile à contrôler pour quiconque est au courant, comme vous, des choses de la statistique française. Pensez un chiffre et, pour bien faire, prenez celui dont vous êtes le plus sûr. Puis, cherchez-le dans Mulhall. Vous arriverez vite au but, car l'aménagement intérieur de ses ouvrages est excellent. Mais, une fois à destination, vous constaterez la moitié du temps, si ce n'est plus, que le renseignement qu'il vous donne est trompeur.

Demandez-lui combien il y a chez nous de propriétaires ou d'aliénés. Demandez-lui combien il y a à Paris de maisons ou de fiacres. Interrogez-le sur notre production agricole ou industrielle, sur notre marine, sur notre commerce, sur nos caisses d'épargne, sur nos monnaies, sur nos finances. Il a réponse à tout ; mais, dans une foule de cas, les nombres proposés semblent de pure fantaisie. Rossini disait d'une des partitions de Wagner qu'elle gagnait à être jouée à rebours, en commençant par la fin : il y a plus d'un chiffre dans Mulhall qui ne perdrait rien à être lu à l'envers.

Là même où la comptabilité budgétaire fournit à la statistique des bases certaines, là même où il n'y aurait qu'à copier les indications périodiques des répertoires officiels, M. Mulhall se laisse trop souvent aller à l'improvisation.

Exemple : La consommation du sel en France est d'un peu plus de 300 millions de kilogrammes et l'impôt rapporte conséquemment, à 10 cent. le kilogramme, un peu plus de 30 millions de francs. M. Mulhall, lui, porte notre consommation à 800,000 tonnes anglaises, soit plus de 800 millions de kilogrammes (1) et réduit la recette à 16 millions de francs : l'erreur dans les deux cas est de plus de 100 p. 100.

Prenons quelque chose de plus simple encore : le nombre des chiens taxés. Le Ministère des finances le fait connaître chaque année et, aux dernières nouvelles, il n'y avait pas moins de 2,775,400 chiens payant tribut aux caisses communales. M. Mulhall n'en compte que 1,864,000 : il en tue net près d'un million.

Quand sur les terrains les plus solides on est sujet à de tels faux-pas, on ne devrait s'aventurer qu'avec crainte hors des chemins battus. Mais M. Mulhall n'est pas homme à reculer devant les difficultés. Les problèmes les plus ardues sont ceux qui l'embarrassent le moins.

C'est chose délicate, n'est-il pas vrai ? que de chercher à mesurer la richesse d'un pays, fortune publique ou fortunes privées ; nous sommes plusieurs en Angleterre, en France, en Allemagne, en Autriche, en Italie, ... qui avons pâli là-dessus sans arriver à rien de bien certain... Que ne nous adressions-nous à M. Mulhall ? Il n'y a pas un État, du pôle Nord au pôle Sud, dont il ne sache dire à un million près le capital et le revenu, chiffrant séparément les terres et les maisons, les

(1) La tonne anglaise est de 1,016 kilogrammes.

chemins de fer et les flottes, les meubles, les marchandises, le bétail et le numéraire (1). Si la lune avait des habitants, M. Mulhall saurait mieux qu'eux-mêmes ce qu'ils possèdent.

Heureux homme ! Victor Hugo, qui ne péchait cependant pas par excès de modestie, disait mélancoliquement :

Je voudrais bien savoir les choses que j'ignore !

M. Mulhall n'a pas ce souci. Les choses qu'on ignore semblent être celles qu'il professe le plus volontiers.

Et, avec cela, pas fier du tout. Sa balance de statisticien a les complaisances de ces marteaux-pilons qui, tour à tour, au gré du mécanicien, écrasent une montagne de fer rouge ou entr'ouvrent une noisette. M. Mulhall, après vous avoir pesé la terre ou le soleil, vous pèsera, si vous l'en priez, une souris, une mouche ou une puce. De la même plume qui met en équations la vie et la mort, la paix et la guerre, les trois règnes de la nature et la question sociale, il nous dit le poids des cloches de Notre-Dame, le nombre des chameaux que possédait Job et la quantité de nids d'hirondelles qu'absorbent annuellement les mandarins de la Chine. Il nous donne le prix des chats au Brésil, le prix des tulipes à Amsterdam, le prix d'une bouteille de vin de Tokai dans les caves du prince Woronzoff. Il daigne nous apprendre que Sénèque le philosophe jouissait d'une fortune de 85 millions de francs, qu'un certain M. Lambert, à 40 ans, pesait 739 livres, et que M^{me} Frescobaldi ne donnait jamais le jour à moins de trois jumeaux à la fois.

Les erreurs, en ces matières, ne tireraient pas à conséquence. Mais quelques-unes des distractions de M. Mulhall sont moins inoffensives, et le Parlement anglais vient d'en avoir la preuve.

A l'occasion du jubilé de la reine Victoria, une foule de journaux, des deux côtés de la Manche, ont publié une soi-disant statistique des *évictions* opérées en Irlande depuis le commencement du règne. On en comptait 3,668,000 ! Je ne suis pas de ceux qui méconnaissent les misères de l'Irlande ou qui excusent les cruautés de ses maîtres. Mais ce chiffre m'avait paru si extraordinaire, si invraisemblable, si inadmissible, que je m'étais demandé, tout bas, si la machine à calculer de M. Mulhall n'avait point passé par là. C'est de M. Mulhall, en effet, qu'émanait le document, et l'honorable Secrétaire d'État de l'Irlande, M. Balfour, vient de donner à cet égard à la Chambre des communes, de bien édifiantes explications. « Les chiffres de « M. Mulhall, a-t-il dit, m'avaient semblé prodigieux : ils devaient paraître tels à « quiconque a un peu l'expérience des statistiques irlandaises. J'ai tenu à tirer la « chose au clair et la Chambre aura peine à me croire quand je lui aurai dit com- « ment ces chiffres ont été obtenus. M. Mulhall a consulté les relevés officiels qui « indiquent, dans deux colonnes différentes, le nombre des *familles* et le nombre « des *individus* expulsés. Il a pris le nombre des individus, mais il en a fait le « nombre des familles, et, admettant que les familles irlandaises sont, en moyenne, « de sept personnes, il a multiplié par sept, septuplant ainsi, d'un seul coup, le « nombre réel des évictions (2). »

(1) Voir *Dictionary of statistics*, p. 469, et *History of prices*, p. 110.

(2) Voir dans le *Times* du 8 juillet le discours de M. Balfour. Voir aussi sa lettre du 21 juillet à M. Hayward Merriott.

Et voilà ce que valent ces chiffres qui font le tour de la presse, ces chiffres que M. Gladstone lui-même a cru pouvoir s'approprier, tant celui qui les avait fabriqués, semblait sûr de son fait.

C'est ce dernier incident, Messieurs, qui m'a décidé à vous dire franchement ce que je pense de l'œuvre de M. Mulhall. Il est bon que l'on sache à quoi s'en tenir, en France comme en Angleterre, sur la valeur de ses produits. Certes, l'auteur du *Dictionary of statistics* et de l'*History of prices* est un esprit ingénieux et un habile metteur en scène. Mais il abuse vraiment du droit qu'on a de se tromper. Tout le monde se trompe, hélas ! les vrais statisticiens ne sont pas plus infailibles que les vrais médecins. Nous pourrions tous — et moi plus que d'autres — faire à l'occasion notre *meâ culpâ*. Mais il y a erreurs et erreurs, et il me semble que les statisticiens qui aiment et respectent la science ont le droit de séparer nettement leur cause de celle des Montcabère qui prennent avec elle de si audacieuses libertés.

A. DE FOVILLE.
